

Sandrine Collette

CES ORAGES-LÀ

*Roman*

JCLattès

À toutes les Clémence  
Aux consoleurs

*En mémoire*

# PROLOGUE

Il fait nuit.

Nuit des campagnes : noire, épaisse, où la lune sans cesse masquée par les nuages peine à éclaircir les reliefs de la terre – tout en ombres et en lumière.

Une nuit comme il les aime.

C'est pour cela qu'il l'a choisie.

Elle, elle court dans les bois. Elle voit mal. Elle devine, plutôt – pourtant elle le connaît, cet endroit. Plusieurs fois, des branches ont giflé son visage et elle a failli tomber en trébuchant sur des racines.

Elle court, elle est à moitié nue.

Moitié ?

Il ne lui reste qu'une culotte en soie – et sa montre.

C'est l'été. Il fait chaud.

## CES ORAGES-LÀ

C'est la peur – son sang est comme glacé à l'intérieur. Et pourtant, elle est en nage. La sueur lui glisse sur le front, perle à ses cils, qu'elle essuie d'un revers de main pour essayer de se repérer au milieu de la forêt.

Elle voudrait crier.

Mais ça ne sert à rien, alors elle se tait. Il n'y a personne autour, à des kilomètres. Pas de hasard.

Personne d'autre que lui.

Elle entend au-dedans d'elle-même les plaintes étouffées de la panique qui la gagne.

Un coup d'œil ridicule sur sa montre, pour quoi faire ?

Il est presque trois heures, cette nuit-là.

Trop long.

Elle a pensé à se rendre, à cesser de fuir. Elle a pensé à s'arrêter et à attendre qu'il arrive. Certaines bêtes le font : tétanisées par l'effort et la panique.

Comme elle.

Rester au milieu de la clairière, là où il la verrait forcément. Là où elle le regardera venir, pas à pas.

Ne plus bouger – que les tremblements.

Fermer les yeux.

Mais c'est impossible, elle le sait. Elle sait ce qu'arrêter veut dire.

Alors elle s'élance à nouveau, va chercher dans son souffle rauque d'ultimes forces galvanisées par

## CES ORAGES-LÀ

la terreur. Il faut se battre. Il faut aller jusqu'au bout. Sinon, ce sera pire.

Une belle traque. Les mots dansent dans sa tête.

Il l'a crié tout à l'heure, en faisant résonner la nuit : Sauve-toi !

Au fond des bois. Comme toutes les histoires qui finissent mal.

S'il vous plaît, s'il vous plaît.

Ce n'est pas lui qu'elle implore en silence ; c'est un dieu, un magicien, un sorcier, n'importe lequel d'entre eux qui ne serait pas occupé à cette heure, un qui – il l'a dit dans son cri, lui : un qui la sauverait.

Elle n'y croit pas elle-même.

Cachée au milieu d'un bosquet de jeunes arbres, elle essaie de calmer sa respiration, elle essaie de faire taire ce sifflement monté depuis ses entrailles et ses poumons, qu'il doit entendre où qu'il soit et auquel il répond par un sourire, le souffle qui manque, le cœur en miettes, quand le gibier est au bout – c'est pareil à la chasse.

Jolie petite biche qu'il suit depuis deux heures à présent, il a eu du mal à retrouver sa trace.

Jolie petite femelle qui lui fait briller les yeux et éclater le corps d'une exaltation indicible, maintenant qu'il l'a repérée. Il ne lâchera plus son sillage. Pour un fauve affamé comme lui, elle est

## CES ORAGES-LÀ

une brillance dans les ténèbres, une explosion, la lumière de mille soleils.

Je vais t'avoir.

Elle ne le voit pas la contourner, passer à l'arrière du bosquet. Il y a trop de peur.

Elle ne le sent pas, elle ne l'entend pas.

D'un mouvement rapide, elle quitte le couvert des arbres et reprend sa course.

Il l'imite.

Il n'a plus d'effort à faire pour la pister : la culotte en soie blanche se reflète aux rayons de la lune, fuyante, agile, toujours là. Une tentation grandiose. Cela le fascine comme le petit cul des chevreuils virevoltant dans les bois de Sologne.

Accélérer.

Il sait qu'elle perçoit quelque chose. Elle a infléchi sa trajectoire, s'est jetée dans les recoins les plus sombres de la forêt. Lui – il ne peut s'empêcher de rire, et ce rire-là elle l'entend, il la terrifie plus que tout, tout le reste, tout avant, car il signe la fin, elle en est certaine.

Et il faut bien que cela s'arrête, mais la peur a pris le dessus. Elle ne réfléchit plus, détaille sans se préoccuper des branches qui fouettent son corps nu, sans se demander où il peut être – tout proche –, où aller – elle est déjà passée à cet endroit.

Elle court, c'est la seule chose qui existe encore. Ça, et le refus. Pas elle.

## CES ORAGES-LÀ

Personne ne peut la suivre à ce rythme-là.

C'est pour cela qu'elle est là.

Elle est capable de courir à l'extrême limite de ce qu'un cœur supporte, sur le fil ténu qui sépare un être vivant de la mort.

Elle s'arrête d'un coup, plaquée contre un chêne immense qui la masque entièrement. Elle a l'impression que ses pulsations affolées soulèvent l'arbre. Elle s'y accroche comme si cela pouvait la rendre invisible.

Oreille aux aguets.

Écoute, écoute.

Elle n'entend rien. Elle n'entend pas.

Le martèlement dans sa tête, oui.

Mais pas le déplacement furtif qui vient soudain derrière elle.

Comment il a fait, elle ne le saura jamais.

Un éclair de conscience : elle se retourne et cette fois elle crie – un cri qui n'en est plus un, un hurlement, une épouvante pure, l'expression de ses nerfs à vif comme arrachés, et l'ultime pensée qu'il est trop tôt, il fallait tenir jusqu'à quatre heures, il est trop tôt, trop tôt.

Et puis il s'abat sur elle.



AILLEURS  
APRÈS  
AUTRE CHOSE

D'abord il y a l'air, comme du coton. Un air blanc. Un air d'été qui se serait perdu en mai. C'est trop tôt pour cette douceur-là, mais elle est là pourtant, cela flotte, cela frôle.

La jeune femme se tient dans l'ouverture de la porte-fenêtre, tournée vers l'intérieur de la maison. Elle, au visage fatigué : a ouvert les mains pour sentir l'air entre ses doigts. Un filet. Puis plus rien à nouveau. Un matin de printemps sans vent, dont la lumière lui fait baisser les yeux, à cause du reflet sur la table nacrée – elle n'a pas encore mis de nappe. Elle n'a pas eu le temps d'en acheter une. Il faudra y penser, demain ou après-demain. Ou pas du tout, et elle continuera à cligner des yeux, finalement elle s'en moque. Autour d'elle, dans la pièce remplie de soleil, les cartons empilés.

Une maison de rien. Un salon où se coude une cuisine jaune passé, à droite en entrant. Une

## CES ORAGES-LÀ

chambre. Une salle d'eau, des toilettes à changer (c'est prévu, vite ; elle refuse de s'asseoir sur la lunette trop sale). Une vieille petite maison moche. Qu'importe. On lui a dit qu'elle pouvait enlever la moquette. Elle repeindra tout. Là aussi, elle reconstruira.

Elle n'a pas réussi à mettre la main sur la cafetière en défaisant les premières boîtes de déménagement et elle est allée acheter du café soluble à l'épicerie du coin. Un goût qu'elle avait oublié, douceâtre, sucré, un goût infect, nuancé par la joie presque incrédule d'être là. Être là, et qu'il reste du temps, peut-être au milieu des fleurs sauvages derrière elle – mais elle ne regarde pas encore le minuscule jardin, trop beau, trop peur, il faut s'habituer.

Et surtout, elle a pensé : être là, cela veut dire être vivante. Avec la sensation d'être passée très près, beaucoup trop près. Mais passée quand même. Elle aimerait en rire, par une sorte de soulagement qui ne trouve pas d'autre expression pour l'instant. Rire : impossible encore. Juste être là.

Juste cette maison étroite. Si petite à côté de – oh non, elle ne veut pas comparer, c'est une maison toute simple et il n'y a rien à ajouter, mais au fond d'elle, est-ce que ce n'est pas un peu faux de dire ça, est-ce que ce n'est pas de la honte, c'est cela, n'est-ce pas. Elle, revenue tant d'années en arrière, démunie, dépouillée de tout. Cette maison,

## CES ORAGES-LÀ

il aurait fallu qu'elle soit plus grande, plus belle, il aurait fallu qu'elle soit à elle et pas une location prise à l'arraché, elle arrête d'y penser, elle avale une autre gorgée de café écoeurante, se retourne pour verser d'autres grains dans la tasse, de l'eau chaude devenue tiède.

Tu as les mains qui tremblent, se dit-elle en les regardant.

Et c'est vrai, ses mains tremblent.

Le changement.

La fuite, aussi, toujours.

La semaine dernière encore, elle a dormi chez une cousine de Manon. Jeudi, elle a passé sa journée à la terrasse d'une brasserie, assise au bord du trottoir, au pied des voitures. Les gaz d'échappement lui piquaient les yeux. Le bruit des moteurs qui accélèrent, vibrant dans sa poitrine. La ville était en elle, papillonnante, increvable. Et puis le rendez-vous à l'agence immobilière souligné de trois traits sur son agenda, juste en face du bistrot – elle n'avait qu'à traverser, elle l'avait attendu pendant des heures, ce rendez-vous, comme si elle pouvait le manquer, comme si quelque chose allait l'attraper ou la retenir – comme si l'agence allait lui dire que la vieille dame avait changé d'avis et qu'elle ne louait plus sa vilaine maison. Mais non.

Elle a signé et elle a pris les clés de ce bout de maison et de ce bout de campagne dans la ville. Il

y a même des abeilles sur les boutons-d'or. Il y a aussi le nœud au fond de son ventre.

Elle a trente ans, elle vient de naître. Il ne lui reste à peu près rien. C'est comme regarder une maison éboulée après une secousse ou une inondation : à présent, il faut repartir de zéro. Trente ans derrière elle, et le vide soudain. Clémence ne sait pas construire, tout au plus recoller les morceaux d'un mur brisé. Clémence est le mur.

La bicoque : sa première pierre. Aussi fissurée qu'elle, qui a signé à peu près pour le premier bien qui se présentait dans le quartier, avec le dossier qu'elle avait, elle ne pouvait pas être exigeante. Juste trouver quelque chose et ce serait bien, juste un endroit où se mettre, une cache, un nid. Et il fallait en vouloir, de cette maison, l'agence la lui avait fait visiter avec mille précautions, elle se souvient des mots, vétuste, repoussant, sale, et la maison était tout cela oui. Mais il y avait aussi – elle secoue les mains pour faire tomber la pensée, on verra, on verra.

Une maison laide. Est-ce que ce n'était pas logique, au fond, est-ce qu'elle pouvait trouver autre chose ? Est-ce qu'elle méritait mieux ? Une maison comme elle, voilà. Comme sa vie. Toute pourrie toute rabougrie. Il n'y a même plus de moquette, maintenant – tant pis, elle l'aime encore mieux sans. Le parquet est stocké le long d'un mur.

## CES ORAGES-LÀ

Elle promet, là aussi : demain. Et peut-être qu'elle le fera demain. Et sinon ? Rien à foutre. Elle pourrait rester toute sa vie sur un sol en ciment avec des traces de colle et des morceaux de moquette arrachée en longues diagonales, si elle décidait que ce soit ainsi.

*Si je veux.* Cela fait longtemps hein qu'elle n'a pas dit ça.

Et puis elle le posera, ce parquet. Elle ne va pas se gâcher le plaisir. Bon sang, elle dit. La maison – son refuge. Elle en fera un terrier, un cocon. Elle a besoin de tout cela. Et la joie : la liberté, putain. Elle le répète. Elle le crie. Elle regarde autour d'elle, comme si quelqu'un pouvait entrer et la gronder. Elle serre les poings sur son ventre. Elle tape sur la table.

La joie oui, qui n'ose pas encore se dire, qui n'a pas assez de place. Qui peut comprendre cela ? Il faut être passé par la peur. Celle des lendemains mais – pas la petite peur de merde des lendemains dans la rue ou dans la misère, hein. Pas la peur ordinaire des fins de mois ou du regard des autres, les peurs minables, minuscules, presque risibles. Non : la peur des lendemains tout court. Celle du jour suivant, le jour qui ne se lèvera peut-être pas pour soi, parce qu'on sera clamsé. Voilà. Ça tient en si peu de mots. Et pourtant, l'un après l'autre, chaque jour se lève. La pensée reste cependant, collée au

## CES ORAGES-LÀ

corps et à la tête : cela aurait pu être autrement. Oh, la chance, le sursis. Il s'en faut de si peu.

Et est-ce véritablement de la chance d'ouvrir les yeux et de deviner l'aube d'un autre jour, au fond ? Est-ce de la chance que tout recommence chaque fois ? Quand on a une vie de merde, se réveiller le matin n'est pas forcément une bonne nouvelle. Il n'y a pas de retour au meilleur – juste le pire qui s'accumule. Car lui – lui, l'homme : il a prouvé que le pire s'inventait d'aube en aube, de nuit en nuit. Toujours un peu plus. L'espoir a rendu les armes.

Alors elle pose les mains bien à plat sur la table pour les empêcher de se recroqueviller à s'en faire claquer les jointures. Elle s'exhorte. Fini, fini. À présent, c'est un peu de repos. Un peu de répit. Cela lui semble extraordinaire après toutes ces années de guerre.

Car c'était une guerre.

Et pour réparer, il faudra du temps.

Pour la maison.

Pour elle.

Tout se reconstruit, elle le sait. Même après les plus grands combats, et les plus grandes blessures. À voix basse, les paumes serrées l'une contre l'autre, elle murmure son nom pour se redonner une existence.

Clémence.

CES ORAGES-LÀ

Elle touche sa peau. Elle est là. Guérie, ou pas encore, mais soustraite, dérobée, à l'abri.

Si fragile.

Cela ne tient qu'à un fil.



Derrière la baie vitrée, le soleil est chaud. Clémence remonte ses manches. Et puis elle sursaute et les rabat sur ses bras, jetant un œil inquiet, avant de se rappeler qu'il n'est pas là, plus là – alors avec rage, elle roule ses manches à nouveau, elle les tient à ses coudes, comme s'il fallait les forcer – mais ce qu'elle oblige, ce sont ses mains qui se souviennent et qui cherchent à cacher cette peau trop blanche et ces tendons saillants, par habitude, par réflexe, il faut qu'elle leur explique, personne ne dira rien cette fois.

Ni la fois d'après.

Elle crie toute seule. Plus jamais !

Elle les tend par défi, ses bras trop maigres, sa peau bleutée par les veines, ses miches de rat. Son visage creusé. À croire qu'elle va se casser aussitôt qu'elle bouge. Dans son ancien immeuble, même les vieilles dames n'osaient pas lui demander de

l'aide pour monter leurs courses. Pourtant elle aurait voulu les porter, ces fichus sacs, beugler qu'elle n'était pas malade – mais les vieilles ne lui en laissaient pas le temps, se glissaient dans l'entrée en lui disant bonjour avec cet air désolé qu'elle déteste.

*Je ne suis pas malade.*

Juste si maigre.

Elle n'y peut rien, Clémence. C'est la nature. La chance, lui répétaient ses rares amies (la chance !). C'est si vite dit. Avec sa silhouette famélique, elle effraie. Depuis des années, elle devine l'aigreur des regards, entend les chuchotements autour d'elle, *Tu as vu la fille ?* Elle ferme ses oreilles, elle ferme ses yeux. Quelques mots lui parviennent encore. *Se donner en spectacle comme ça, quand on voit toutes ces femmes qui n'arrivent pas à perdre du poids.*

Cela lui fait de la colère, à Clémence. Comme si la maigreur n'était pas un vrai problème. Petite, elle s'en souvient – petite, lorsqu'il y avait des tempêtes, elle avait peur de s'envoler. Elle avait peur d'être emportée. Elle avait vu des oiseaux se faire renverser par les rafales de vent, une mésange, un moineau qui ne s'étaient pas mis à l'abri assez vite. Elle était certaine qu'il lui arriverait la même chose si elle se trouvait dehors à ces moments-là, elle ne voulait plus sortir. Elle fuyait le gros temps, elle détestait ces orages d'été qui déracinent les grands arbres et

## CES ORAGES-LÀ

envoient valdinguer de longues branches contre les murs et sur les toits. Elle se regardait dans la glace. Pas assez grosse. Pas assez lourde. Qui sait jusqu'où le vent l'emmènerait.

Pourtant, la maigreur, elle a essayé d'en parler, elle l'a dit à tout petits mots. À ses parents, puis à ses amis, puis à *lui*. Personne ne l'a jamais crue. Elle fait exprès, ont-ils pensé. Elle se donne un genre. Et quand bien même : qui se plaindrait de pouvoir s'empiffrer aux fêtes, aux anniversaires, aux soirées, sans que l'aiguille de la balance ne bouge – qui oserait grincher, qui pleurnicherait de se nourrir de crêpes, de gaufres et de frites sans prendre un gramme, mais Clémence n'aime pas les gaufres, et elle n'aime pas les frites.

L'anorexique, ils disent dans son dos. Car on n'est pas si maigre naturellement. Ça ne se peut pas. Clémence – la menteuse. La maigrichonne : c'est ainsi que les autres l'appelaient à l'école, quand elle était enfant.

Elle s'en fout. Elle est gourmande, elle est en forme, elle a de la force.

Non, ce n'est pas vrai qu'elle s'en fout. Il n'y a que le reste qui soit vrai. Cela fait du chaud dans sa gorge. Elle tire sur sa chemise, son cœur s'emballe.

*Faut respirer maintenant.*

Alors Clémence ouvre la baie et sort dans le jardin.